

# Guy de Pourtalès - Ernest Bloch : "Nous avons quelque chose à dire vous et moi. Nous l'avons dit. Nous le dirons encore -"

Autor(en): **Portalès, Guy de / Bloch, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1981)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870810>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Guy de Pourtalès

Ernest Bloch

*«Nous avons quelque chose à dire vous et moi.  
Nous l'avons dit. Nous le dirons encore —»*

Enfin, j'ai vu espérer ! - Je recommença à me  
"monter le fourrichen" comme disait Flaubert !  
Quelle joie, de vous apercevoir après une répétition  
- beaucoup plus intérieurement toujours que le  
concert, car on y vit chaque détail... et  
peut-être que vous seriez "pris", vous qui n'êtes pas  
esclave des modes du jour... et alors j'aurais  
peu à peu un groupe autour de moi, au lieu  
de cette solitude... Enfin! —

Je vais me mettre dans la tête que vous  
viendrez à Rome ! Cela m'aidera à  
m'emballer - Il y a dans "Nulle et une nuit",  
aussi, une histoire d'un pauvre homme qui fait  
un splendide repas... inimaginable -

Ce qu'on peut ! -

Ce serait une belle occasion de nous  
rencontrer - La bas - ou ici, sans col, avec des  
bottes, les arbres, les rochers - mais Paris ?

Je suis un sauvage, au fond - La musique - Oui -  
La nature ? - oui - L'amour - oui - (l'ore)  
N(ature). M(usique) mais les hommes ??? - à distance -

Savez à fleur.

Très cordialement et enfin très

votre  
Ernest Bloch

*Ernest Bloch à Guy de Pourtalès*

San Francisco, Cal.  
Le 23 Juillet 1929

Cher Monsieur,

Ma femme m'a envoyé, il y a quelques jours, votre *Louis II*.<sup>1</sup> Je viens de le lire, d'un trait, avant un concert que je dirige ce soir — *Coriolan* — Bacchanale de *Tannhäuser* — et ma symphonie *America* — pour la première fois sous ma direction.<sup>2</sup> Il y a deux ans, à mon retour d'Europe d'où j'avais été absent pendant 10 ans, j'avais lu, sur le paquebot, votre *Liszt* et votre *Chopin*.<sup>3</sup> Je vous avais écrit une très longue lettre, enthousiaste. Et puis... je ne l'ai pas envoyée; je l'ai détruite, en arrivant. Les misères de la vie, les continuelles déceptions, la connaissance des hommes ont peu à peu brisé ma spontanéité, et je me suis enfoncé dans une solitude de plus en plus complète. Mais, cette fois-ci, je ne puis résister à vous remercier de votre courage, de votre franchise, de votre profonde compréhension de ce qui est grand, éternel — dépasse les modes, les engouements, les partis pris, la *mauvaise foi* qui saturent le monde des «arts» à notre époque d'esclavage des machines.

Je suis, moi-même, un fossile, absolument perdu en cette époque, à laquelle je n'appartiens pas. Même les succès de mes œuvres — surtout ces succès! — proviennent d'un malentendu. Je n'ai aucun contact avec les artistes de mon temps. Ça et là, quelques esprits avec lesquels je suis en communion — presque jamais des musiciens — par delà les mers, en mon exil. C'est pourquoi vos livres ont pour moi une grande signification. C'est une main tendue. C'est aussi une parole nécessaire, pour les autres, pour rétablir l'ordre et la justice que notre petite génération, par calcul, égoïsme, bassesse d'esprit, a cherché depuis 30 ans à oblitérer. On n'étouffe pas les grandes pensées et les grandes œuvres; le Temps rétablit tout. Orlando di Lasso et Josquin sont plus grands que

jamais, bien que la Foule les ignore. J'espère, quelque jour, vous connaître. Je pars pour l'Europe dans une semaine, exténué après un hiver terrible; mais je n'y serai que deux mois. Si cependant, le Festival de mes œuvres que Mengelberg me promet depuis 8 ans, a réellement lieu en avril prochain, à Amsterdam, vous êtes l'un des *rare*s que j'aimerais avoir auprès de moi.<sup>4</sup> Car je sais que vous pouvez comprendre l'énorme effort de ma vie — depuis 30 ans — les *tout jeunes* commencent enfin à s'en rendre compte — bien que ma génération ait tout fait pour l'étouffer.

Mais ceci n'était que pour vous dire « merci ». « On est peu » me disait un jour Debussy. Il est bon cependant de savoir qu'on n'est pas *tout seul*.

Très cordialement vôtre

Ernest Bloch

c/o Bordier et C<sup>ie</sup> 16 Rue de Hollande  
Genève — Suisse

<sup>1</sup> Guy de Pourtalès, *Louis II de Bavière ou Hamlet-Roi*, Paris, Gallimard, 1928.

<sup>2</sup> *America* (1926), rhapsodie épique pour orchestre dédiée à Abraham Lincoln et à Walt Whitman.

<sup>3</sup> Guy de Pourtalès, *La Vie de Franz Liszt*, Paris, Gallimard, 1925; *Chopin ou le poète*, *ibid.*, 1927.

<sup>4</sup> Jozef Wilhelm Mengelberg (1871-1951), chef d'orchestre néerlandais, directeur dès 1895 du « Concertgebouw » à Amsterdam. Promoteur de la musique moderne, il organisa des festivals consacrés notamment à Mahler, et invita de nombreux musiciens au Concertgebouw, cédant souvent sa baguette aux compositeurs eux-mêmes.

*Guy de Pourtalès à Ernest Bloch*

73, rue des Vignes.

Paris 16<sup>e</sup>

le 6. 8. 29.

Monsieur,

Une lettre comme celle que j'ai reçue de vous est bien émouvante et me rend fier, car il n'y a guère, pour un artiste, de plus réelle satisfaction que celle de se sentir en sympathie avec un autre artiste. Gide et Schlumberger me disaient un jour: «On ne crée que pour soi et pour être entendu par une cinquantaine de personnes.» C'est à la fois triste et heureux; mais c'est un fait contre lequel on ne peut rien. La sensation si aiguë que vous semblez avoir de votre solitude — et en Amérique elle doit être plus écrasante qu'ailleurs — doit être cependant compensée par les admirations que vos compositions ont suscitées. Et je sais que vous avez de grands et sincères amis de votre œuvre. S'il est vrai que Mengelberg dirigera votre *America* en avril prochain et que je puisse assister à cette audition, je vous promets d'entreprendre le voyage de Hollande. C'est vous dire (en ce pays où l'on voyage si peu) que mon envie n'est pas petite de vous connaître et de connaître quelques-uns de vos ouvrages.

J'ai lu il n'y a pas longtemps il me semble un article à votre sujet dans le *Journal de Genève*, qui m'avait déjà donné l'idée que vous aviez quelque chose à dire qui valait d'être entendu. Or, sachez que je ne crois ni aux génies de 20 ans, ni à la gloire de la publicité, ni aux travaux improvisés. J'ai écrit de fort mauvais livres dans ma jeunesse et j'ai trépigné d'impatience, comme tant d'autres. Il a fallu la dure et souvent amère expérience de la vie, les vraies souffrances (celles de la 40<sup>e</sup> année), les souvenirs, une sorte de somme humaine pour que je parvienne à moi-même. Et c'est seulement lorsqu'on est parvenu à soi que l'on atteint les autres. Toutes les épreuves que vous avez traversées et que peut-être vous traverserez encore ne sont qu'une garantie de plus en faveur de votre solidité. Voyez Liszt, voyez Wagner, Beethoven, Baudelaire, Racine, Molière, Dostoïewsky; ce sont des talents de mûrissement lent. Je ne suis pas de ceux qui croient à la mode, ni qui se règlent sur elle, et sans doute suis-je bien hors de mon temps en essayant de rendre à mes contemporains un certain goût (point du tout sentimental, je m'en vante) pour les hommes de vraie gran-

deur. Et cependant j'ai reçu tant de lettres de jeunes, hommes et femmes, après la publication de mes petits essais, que je continue à croire à la valeur «polarisante» de certaines existences exemplaires. Debussy avait raison de vous dire «on est peu». Mais cette idée doit être pour vous une force et comme une sécurité. C'est toujours et ce sera toujours ce «peu» qui fera la valeur certaine de l'humanité. Voilà bien des truismes. Pourtant ils sont vrais, malgré leur banalité. Tout ce qui est vrai a éternellement besoin d'être redémontré, mais dans d'autres clefs. Tout est musique, même la philosophie, disait Nietzsche. On peut écrire 20 fois la vie de Beethoven et il restera tout de même un livre à faire. Peut-être ignorez-vous vous-même l'œuvre qui vous reste à créer et par laquelle vous parlerez un jour à ceux qui fatalement doivent vous entendre.

Excusez, je vous prie, cette petite digression sans valeur, mais je suis toujours singulièrement énergique lorsque je crois me trouver en face d'un artiste *vrai* et découragé. Souvenez-vous du mot de Liszt à Wagner dans un moment où celui-ci était parvenu à l'extrême de la lassitude: «Ce qui était possible est fait; ce qui est impossible, tu le feras.» Et Wagner le fit. On a écrit une bibliothèque entière sur cet homme singulier. Je vais pourtant m'y atteler à mon tour. Je crois qu'une des vraies devises de l'artiste doit être: naïveté.

Votre lettre, Monsieur, m'a vivement touché, vous en voyez ici la preuve car j'ai toujours beaucoup de mal à prendre la plume. Je vous remercie de l'avoir envoyée. Nous tâcherons bien de nous voir cet été ou cet automne, en Suisse ou ailleurs. Ou l'an prochain à Amsterdam. Croyez, je vous prie, à mes sentiments de sincère sympathie

Guy de Pourtalès

*Ernest Bloch à Guy de Pourtalès*

Kurhaus Griesalp  
Kanton Bern

Le 4 Sept. 1929

Cher Monsieur,

Je n'avais pas achevé votre *Louis II* lorsque je vous écrivis de San Francisco. C'était, je crois, le jour de mon concert. J'étais si enthousiasmé que je ne voulais pas attendre. Le lendemain, après avoir fini, je voulais vous écrire une autre lettre pour m'excuser de la première qui me semblait stupide. En effet, malgré toute la vie, la compréhension intense d'une époque, des hommes, de l'homme, que l'on trouve à chaque page de votre ouvrage, ce n'est qu'en arrivant à la fin que l'on saisit l'ensemble, l'architecture — et seule la progression finale vous permet d'apprécier la vraie tonalité, la vraie perspective. Votre *Louis II* me fait l'effet d'une gigantesque Fugue à plusieurs sujets. Par moments l'un des motifs secondaires l'emporte — mais à la fin l'unité triomphe. Et j'ai eu une triple satisfaction à vous lire — du point de vue humain — psychologique — et artistique. J'attends avec impatience votre *Wagner*, maintenant.

Ce fut une grande joie pour moi de recevoir votre magnifique lettre à mon arrivée à Paris, il y a trois semaines. Je voulais vous répondre tout de suite. Mais j'étais harassé et atteint d'une vraie phobie pour la correspondance.

Il m'a fallu d'abord quinze jours de repos, de silence, de contact avec mes chères montagnes, mes sapins, mes rochers, mes champignons — ces vieux amis fidèles — pour rétablir mon équilibre. Ici, je puis m'épandre et enlever le masque nécessaire à mon existence parmi les hommes. Ici je me retrouve, fruste et tout entier — et sans paroles. J'aurais dû être un rocher ou un arbre moi-même. Chaque brin d'herbe est tout près de mon cœur. Il doit y avoir une attache profonde entre le sol natal, le point magnétique et les organismes qui s'y rattachent... Je ne me sens pas Juif du tout ici — encore moins Américain. Je me sens absolument Suisse! Et peut-être ma dernière œuvre, achevée il y a 3 mois, commencée il y a 40 ans, exprimera-t-elle ce sentiment.<sup>1</sup> Mais voilà que déjà je la trouve imparfaite, incomplète, «unsatisfactory» — et je pense qu'il me faudra en refaire une autre sur mes montagnes!

J'avais envie de vous faire signe à Paris, pour vous la jouer. Mais je n'ai pu trouver votre nom dans le téléphone et le temps était trop limité.



Le Festival de toutes mes œuvres ne pourra avoir lieu en *avril* 1930, parce que je dois être à San Francisco à ce moment. (Je dois repartir le 23 octobre.) Il sera renvoyé à l'automne 1930 — peut-être septembre — ou au printemps prochain.<sup>2</sup> En attendant, Mengelberg dirigera à Amsterdam le 17 octobre prochain, ma première *Symphonie en ut dièse mineur* (1901) mon *Schelomo* (1916) et moi je dirigerai mon *America* (1926) le 20 octobre, aussi à Amsterdam. On m'avait proposé de diriger mon *Concerto Grosso* et ma *Suite pour alto et orchestre* mais j'ai préféré *America*. Le *Concerto Grosso* a été écrit pour le petit orchestre d'élèves que je dirigeais à Cleveland en 1925, du temps où j'étais à la tête du Conservatoire là-bas.<sup>3</sup> La *Suite pour alto* est une œuvre plus profonde et plus originale qu'*America*, mais trop subtile et délicate, ainsi isolée. Et je ne voulais pas me présenter à Amsterdam, pour la première fois, comme chef d'orchestre, avec une œuvre plutôt ingrate.

De toute façon, ce seront trois dates et trois époques de ma vie. Je me demande si vous pourrez venir? J'en serais profondément heureux, car je crois que ces trois œuvres vous en diraient plus long que mes lettres.

Je serai encore à Griesalp pour une quinzaine de jours. Ensuite je dois aller voir mon médecin à Zurich. Puis je passerai quelques jours sans doute à Villeneuve, auprès de mon ami Romain Rolland. De là, *peut-être* Paris, pour quelques jours et *Amsterdam*. Ce serait une bien grande joie pour moi de pouvoir vous rencontrer.

Tout ce que vous me dites dans votre lettre, je le pense et je le sens depuis longtemps. Il me semble qu'il y a maintenant enfin, un courant, une réaction, contre tout l'artificiel, le cérébral, le chaos de ce dernier quart de siècle. Vos livres. Et le livre de Remarque que je viens de lire, et aussi le beau livre de Vlamincx, *Tournant dangereux*.<sup>4</sup> On n'étouffe pas l'homme sous des formules arbitraires. La vie suit son cours éternel, et comme vous le dites si bien «Tout ce qui est vrai a besoin d'être redémontré — mais dans d'autres clefs».

A bientôt, j'espère. Et croyez, je vous prie, à toute ma sympathie

Ernest Bloch

<sup>1</sup> *Helvetia, le pays des montagnes et son peuple* (1900-1929), fresque symphonique pour grand orchestre, dédiée «To all the Lovers of Mountains and Freedom».

La fascination de Bloch pour la montagne remonte à l'enfance. Dans une lettre du 8 mars 1905 à son ami R.-Aloys Mooser, le critique musical genevois, il évoque le souvenir d'une de leurs nombreuses excursions au Salève:

«Te souviens-tu du croissant de lune qui rougeoyait sur les Voirons? de notre conversation avec ce bonhomme de la cahute? Tout cela s'est gravé là au cœur! Ce soir-là j'ai compris l'*âme* de la montagne, non pas les Laouti, ni les jodl, ni les boîtes de sardines, ni les montagnes de carton qu'on représente dans les festspiels, non, l'*âme*, le *frisson*, et cela je dois l'écrire, et *je te le dois*. [...] J'espère y mettre très peu de notes, très peu d'effets d'orchestration, pas de contrepoint, mais j'espère y mettre ce qu'il y faudra pour faire sentir l'émotion poignante des hauts sommets, et ce je ne sais quoi d'âpre, de douloureux, qui ressemble aux premières approches de l'être aimé et qu'on ressent sur la montagne.»

<sup>2</sup> Ce festival, toujours renvoyé, n'a finalement pas eu lieu.

<sup>3</sup> En 1916, Bloch partit aux Etats-Unis et fonda l'Institut de musique de Cleveland, qu'il dirigea de 1920 à 1925.

<sup>4</sup> Erich Maria Remarque, *A l'Ouest rien de nouveau*, trad. d'Alzir Hella et Olivier Bournac, Paris, Stock, 1929.

Maurice de Vlaminck, *Tournant dangereux, souvenirs de ma vie*, Paris, Stock, 1929.

### *Guy de Pourtalès à Ernest Bloch*

73, rue des Vignes. Paris 16<sup>e</sup>  
16 Sept. 29.

Cher Monsieur,

Votre bonne lettre respire l'air sain des montagnes et la résine des sapins. Je suis bien satisfait de constater que vous voilà retonifié grâce à nos solitudes alpestres, que je pratique aussi (de préférence en hiver). Si j'ai attendu quelques jours avant de vous répondre, c'est que je pensais pouvoir aller à Amsterdam en octobre et voici que ma cousine de Loÿs, qui organise une décade de littérature française en Alsace, a précisément choisi cette date du 20 oct. Je ne puis malheureusement combiner les deux choses

et je suis tenu absolument de me rendre à Strasbourg, étant l'organisateur de cette réunion. Mais si vous passez par Paris ne manquez pas de venir sonner à ma porte, car j'ai bien envie de vous connaître, en attendant de connaître votre musique. Je demanderai à Monteux<sup>1</sup> (étant membre du comité de l'orchestre symphonique de Paris) de nous donner *America* cet hiver. Il est temps que l'on nous donne cette œuvre à Paris.<sup>2</sup>

Si vous voyez Romain Rolland, présentez-lui je vous prie mon confraternel salut. J'ai été longtemps rétif à son évolution intellectuelle, que je ne comprenais pas encore comme je la comprends aujourd'hui. Il y avait la guerre trop proche. A présent je suis plus décanté et moins jeune. J'ai relu Goethe. Je me suis rapproché de Nietzsche. J'ai vécu, voyagé, souffert, travaillé, cela vous expliquera comment et pourquoi l'œuvre de votre grand ami a trouvé en moi une résonance toute différente.

A bientôt j'espère. N'oubliez pas que vous avez en moi un auditeur attentif et un ami, et croyez je vous prie à ma vive sympathie.

G. de Pourtalès

<sup>1</sup> Pierre Monteux (1875-1964), chef d'orchestre français, fondateur de l'Orchestre symphonique de Paris qu'il dirige de 1929 à 1938.

<sup>2</sup> Ce concert n'a pas eu lieu.

*Guy de Pourtalès à Ernest Bloch*

73, rue des Vignes  
Paris (16<sup>e</sup>)

5 mars 32

Monsieur,

Je viens d'entendre à ma T.S.F. (qui est parfaite) l'audition de votre *Helvetia* à Genève et j'en ai été tout à fait emballé. Je ne suis guère qualifié pour vous donner un jugement technique sur cette œuvre considérable. Mais néanmoins, laissez-moi vous dire le grand plaisir que j'ai éprouvé à entendre cette orchestration si pleine et si *suivie* (en notre temps d'harmonies fragmentées).

Votre délicat maniement des cuivres, malgré le grand déchaînement du début, la poésie soutenue du quatuor — ces échos des solitudes montagnardes ponctués par la flûte pastorale, tout cela est d'une évocation à la fois sauvage et profonde qui donne la nostalgie de nos montagnes. Le choral sur «Cé qué laino» (?), d'autres mouvements parodiques s'enchaînent merveilleusement dans cet ensemble agreste et même — «charmant» — si j'ose ce mot un peu trivial.<sup>1</sup>

Vous m'excuserez bien de vous écrire tout ceci un peu naïvement. Du reste, il me semble que je vous dois depuis longtemps une sorte de réparation, n'ayant jamais eu l'occasion d'entendre vos œuvres principales au concert. Mais je sors fort peu et voici bientôt 20 mois que je vis comme un ermite penché sur le gros ouvrage que je consacre à Wagner. J'espère l'achever le mois prochain et pouvoir retourner un peu chez les vivants. (Si tant est qu'ils le soient davantage que certains morts.) Si d'aventure vous passez à Paris ce printemps cela me ferait plaisir de vous rencontrer et de vous redire la vive estime que je professe pour votre talent. En attendant, veuillez me pardonner ces lignes rapides et accepter l'expression de mes sentiments admiratifs et dévoués.

Guy de Pourtalès

<sup>1</sup> Cette symphonie est donnée pour la première fois en Europe le 5 mars 1932 au Victoria Hall de Genève par l'Orchestre de la Suisse romande, sous la direction d'Ernest Ansermet, et radiodiffusée le même soir.

Quelques jours plus tôt, dans le *Journal de Genève* du 1<sup>er</sup> mars, Ansermet présente longuement *Helvetia* et écrit notamment :

«Dans cette *Helvétie*, comme dans *America*, il semble que Bloch ait voulu risquer l'entreprise extrêmement hardie et difficile de faire une œuvre populaire, qui soit cependant une œuvre de style — élevée par la pensée qui l'anime, immédiatement accessible à tous par les sentiments auxquels elle fait appel. C'est peut-être sa façon d'atteindre à cette musique «collective» qui est le point de mire des compositeurs allemands actuels. Mais il faut y voir surtout, croyons-nous, ce qui a toujours été une de ses tendances dominantes, qui a fait jadis son admiration pour Jaques-Dalcroze et pour un des hommes qui ont eu sur lui la plus grande influence: Gustave Mahler. Il y a dans toute l'œuvre dont nous parlons une évidente aspiration à l'expression généralement humaine, à l'universalité, qui se manifeste dans son caractère mélodique et dans sa langue harmonique, qui tout en restant personnelle, reste fidèle à des besoins traditionnels.»

Ansermet ajoute à propos de l'hymne genevois: Bloch «professa toujours la plus vive admiration pour le *Cé qué laino* qu'il jugeait à l'égal d'un thème de choral de Bach et qu'il a bien harmonisé dans cet esprit».

*Ernest Bloch à Guy de Pourtalès*

Roveredo-Capriasca  
Ticino Suisse

Le 15.V.1932

Cher Monsieur,

Les apparences me condamnent. Elles me trahissent aussi. Mon attitude inexplicable envers vous ne correspond à rien de ma vraie nature, ni de mes sentiments. J'ai lu et relu vos trois belles lettres, souvent (du 6.8.1929 — du 16 sept. 1929 — du 5 mars 1932). Les deux dernières sont restées sans réponse — sauf plusieurs réponses mentales. Je n'ai pas eu le courage d'écrire... je ne pouvais vous écrire une lettre du bout des doigts... je ne pouvais m'épancher non plus. Il faudrait un *livre* pour vous expliquer... et je sais que *vous comprendriez*. J'ai passé par tant de choses *effroyables* depuis deux ans, j'ai été en un tel état physique — insomnies totales, atroces — et mental, j'ai été la proie d'une tension si terrible, à laquelle a succédé une prostration nerveuse presque complète... que je ne pouvais et ne voulais *revenir* sur moi-même, sur ma vie, sur mon œuvre qui est ma vie... il fallait effacer, oblitérer, oublier, saccager *tout*... consciemment, du moins, car l'inconscient se charge assez de me torturer, dès que je suis seul. Et si je vous avais écrit comme je le voulais il aurait fallu toucher à tout ce qui... m'écorche à vif. C'est ainsi que j'ai laissé sans réponses plusieurs lettres qui *comp-tent* pour moi (deux de Havelock Ellis<sup>1</sup>, datant de plusieurs mois) et que j'ai aussi attendu deux mois pour remercier R. Rolland de sa belle lettre de mars, aussi au sujet d'*Helvetia*.<sup>2</sup>

Nous avons *à peine* pris contact... vous ne connaissiez pas mon œuvre, ni ma vie... et je ne pouvais vous écrire cependant comme à un «nouveau venu» en mon existence, parce que ce que j'avais *lu* de vous — je vous l'avais écrit — et le peu que vous m'aviez écrit, vous plaçait en ma pensée intime *très près de moi*. J'écris mal. Il faudrait une plume souple, docile, représentative de tout ce que je voudrais dire, pour vous expliquer... Faites-moi «crédit», je vous prie; un jour, si vous pouvez me connaître davantage, vous comprendrez alors tout ce que je balbutie ici.

Pour *Helvetia*... Moi aussi, je l'ai entendue par «Radio». Ansermet m'avait télégraphié le jour même. Du village perdu où nous vivons un peu comme des paysans, ma femme et moi, il était trop tard pour des-

cendre à Lugano...<sup>3</sup> Une petite auberge, d'un village voisin, cependant, nous donna asile... une chambrette simple — deux femmes suisses-allemandes — des flonflons viennois, un discours anglais, de la friture, et des blancs, çà et là... parsemaient une transmission imparfaite... Mais malgré cela, ce fut *très émouvant*... Car j'entendais, à *peu près* réalisées, 30 années de ma vie. Mes premières esquisses datent de 1900, à Munich. J'ai traîné tout cela, pendant tout ce temps, à travers des périodes et des goûts changeants... Le Straussisme, le Debussysme, le Strawinskisme, Schönberg, etc., etc., passant à travers tout cela — restant fidèle à mes racines, ma jeunesse, ma conception du pays, de la vieille Suisse hodlérienne, du *nucleus* et aussi de Genève et son «hinterland» géographique normal. J'ai eu le courage d'être simple — de ne pas *truquer*, ni faire «moderne», ni m'affilier aux courants à la mode. On ne vous pardonne plus cela!<sup>4</sup>

On me dit que la «critique» m'a démolie.<sup>5</sup> Je n'ai rien lu! J'ai reçu deux lettres: la vôtre, une de R. Rolland. Lui aussi, par «radio». Cela me suffit. En Amérique (Chicago, mars) à Rome (5 ou 6 mars) on n'a pas compris grand-chose non plus. Un ami de Lausanne qui — je le croyais du moins — *sente* la montagne, m'écrivit un mot: «bravo». C'est un soufflet! Et je conclus que bien peu, bien peu de gens de ma génération ou de la nouvelle, *sentent* encore comme je sens: la montagne, c'est pour eux le pique-nique, le kodack, le tourisme, système musculaire ou digestif! ou la varappe, le ski, le «sport», l'effort physique — être le *premier* à grimper un roc! Américanisme anticipé! Mais la contemplation?? l'Ame même, le frisson de la Solitude, l'Union intime avec le Sol? Cela... Comme Schopenhauer a raison. Mais lui aussi est «out of date» aujourd'hui.

Je l'avoue, j'ai été, encore, — malgré ma longue expérience, les faux succès, les déceptions, etc. — j'ai été un peu stupéfait... Je n'ai plus beaucoup d'illusions, mais je croyais cependant que le monde n'en était pas encore arrivé là... Tous les *vieux* donc, qui auraient pu me comprendre, sont-ils morts?? — Vous voyez donc que votre belle lettre venait à point, et que je vous suis immensément reconnaissant de m'avoir tout de suite écrit. Car *vous* avez senti. Et si jamais vous m'entendez *diriger* cette œuvre moi-même, vous la saisirez alors totalement. (Car, malgré la ferveur et la plastique de la seconde partie, Ansermet m'a paru un peu fragmentaire et lourd, dans le début.) C'est une œuvre *difficile* à conduire. Un matériel très riche, très varié, pittoresque et émotionnel, à condenser en une large synthèse, cinq grandes divisions — avec tout le *mystère*, d'un côté, la progression et l'envolée de l'autre — une grande fresque.

Evidemment, pour bien comprendre tout ce que j'ai essayé — à grand'peine! — et un labeur *immense* — d'exprimer — et de condenser, il faudrait aussi connaître mes autres œuvres — qui sont totalement différentes. Dans *Helvetia* (comme dans *America*) j'ai dû, en quelque sorte me localiser, en partie dans le temps, et l'espace. C'est moi. C'est ma vision. Mais, sans doute, ni la plus complète, ni la plus personnelle, ni surtout la plus profonde. Toute ma vie est une tragique contradiction. J'étais fait pour naître, vivre et mourir en un point de ce globe, comme un organisme qui plonge ses racines dans son sol normal... Au lieu de cela, j'ai dû me contraindre, et la destinée m'a forcé de m'expatrier, éternel juif-errant, sans patrie, n'appartenant nulle part, ne sachant où me fixer, avide d'un sol, d'un milieu, d'un groupe, tout au moins, où je puisse *appartenir*... — to belong! — mais, au fond, rejeté... de partout. Juif et pas juif — Suisse et étranger en Suisse — Américain (?) mais certes *pas* de l'Amérique odieuse d'aujourd'hui... Alors, je me réfugie, je m'échappe dans un monde chimérique — et plus *réel* peut-être que les soi-disant «réalités». <sup>6</sup>

J'espère vivement, si vous aussi en avez le désir, pouvoir un jour vous faire connaître *mon œuvre* et mon effort. Elle est au fond *ignorée*. Les chefs d'orchestre, la plupart, m'ont trahi. Ils n'ont pas saisi *l'esprit* — donc pas la vraie forme — de mon œuvre. Il faut si peu de chose pour la défigurer. Et pour la musique de chambre, *très peu* ont su l'interpréter. J'ai eu cette joie, cependant, dernièrement, en Italie, où mon *Quintette* a été magnifiquement donné.

Je ne sais, cher Monsieur, quels sont vos plans, et si peut-être vous songez à la Suisse, pour l'été... Le coin où je suis est admirable. Loin du tourisme, des autos, du bruit — simple, caractéristique, et, au fond, tempéré même en juillet août à cause de l'altitude (720 m). Si vous pouviez passer quelques jours ici, j'en serais vraiment enchanté. Je regrette que notre installation soit trop fruste, primitive et exiguë, pour pouvoir vous prier d'habiter chez nous; mais, juste à *côté*, il y a une excellente pension où vous pourrez loger, étant notre hôte, cela va sans dire...

Nous avons un peu l'intention, ma femme et moi, d'aller à Paris, l'automne prochain, pour quelques mois... Il y a le pour et le contre... Je n'aime pas les villes. D'autre part, je suis si seul et sans contact et en un tel état de prostration, de découragement, n'ayant plus qu'*un seul* désir: de mourir — que peut-être faudrait-il changer... Je sais cependant qu'à Paris je ne suis ni connu, ni compris, ni aimé... Pourquoi? je n'en sais rien! Je n'ai jamais voulu prendre la place de personne... et je tiens bien peu de place moi-même. Si je me sentais complètement *nié*,

*oblitéré, seul, à Paris... cela m'achèverait.* Et j'ai un peu peur de cela. C'est pourtant le seul endroit où je pourrais, après tout, espérer trouver quelques êtres avec lesquels communier — pas nécessairement des «musiciens» — et reprendre un peu de courage... En Suisse... je n'existe pas. En Italie, beaucoup d'amis, d'admirateurs sincères, dévoués... mais ce n'est pas ma langue, malgré tout. Retourner en Amérique — j'y serai peut-être *forcé*, par nécessité matérielle hélas... — me semble un cauchemar effroyable... Alors nous avons songé à Paris, si je ne croule pas complètement d'ici là... Straram m'avait offert, spontanément, de diriger *moi-même* mes œuvres, lorsque je le vis l'été dernier... Mais il ne m'a plus donné signe de vie, et ses concerts, j'ai lu, avaient cessé...<sup>7</sup>

Lorsque je lis des livres ou certains journaux littéraires français, il me *semble* — est-ce encore une illusion? — que là seulement je pourrais trouver, peu à peu, les quelques êtres qui pourraient saisir ce que je représente, ce que j'ai voulu, ce que j'ai créé... et alors m'aider aussi, peut-être, à faire connaître au public, mon œuvre *telle qu'elle est* et *telle qu'on ne la connaît, ne la soupçonne* même pas...

Je crois fermement que ce sont les penseurs, les écrivains, les peintres peut-être, qui seront les premiers à me comprendre. Les musiciens sont enfoncés dans des formules, des modes, des questions techniques, tout l'apparat, l'extérieur même de la musique — de la *mienne*, en tout cas, qui se soucie peu «d'épater» le spécialiste, ou le «*virtuose*»...

Je suis donc très indécis encore, et pourtant je crois qu'il faudrait essayer... Mais il me reste si *peu* de courage... et lorsque je vois où *trente-cinq* années de luttés et d'efforts m'ont mené... l'impasse où je me trouve... j'ai à peine le désir ou la force de bouger... Je voudrais m'étendre sur le sol, me laisser périr, devenir une pierre, un arbre, ne plus penser...

Çà et là, encore, il y a des sursauts... une voix cachée qui me dit que mon œuvre n'est pas finie, que j'ai encore le meilleur, le plus profond à révéler... Mais je succombe vite à mon désespoir... et toutes mes «équations» aboutissent à « = 0 ».

Excusez, cher Monsieur, le décousu et la naïveté de cette lettre. Peut-être comprenez-vous un peu mieux maintenant pourquoi j'ai attendu, renvoyé, de jour en jour, cette réponse. Vous saurez lire entre les lignes. J'ai lutté désespérément... et j'ai vu venir le «point de saturation»... ce point terrible où l'on voit tout, le monde, les êtres et... soi-même, sans illusion,... la réalité implacable... le néant de tout... mais je ne croyais



*pas*, malgré tout, l'atteindre... Voilà des mois pourtant que je m'y débats... Seul, en mes promenades, hébété, je regarde, sans voir... je suis presque déjà mort... C'est un état qui dépasse toute description... Le sentiment de ne *plus rien* attendre — d'avoir vécu, souffert, inutilement... l'impatience d'en finir... de redevenir poussière...

Il *faut* que je m'arrête — car c'est ce que je ne voulais pas commencer — ce monde étrange où je *vis*, souvent, et qui n'appartient plus à votre monde... et dont j'entends l'étrange musique aussi, parfois, froide, cosmique, sans forme et sans contact avec tout ce qui s'agite là-dessus... sur cette petite planète affolée et sans boussole...

Seuls les plantes, les rocs, les animaux semblent encore communiquer profondément avec moi... mais une peur me saisit parfois... je sens *craquer* ce qui me relie encore aux hommes... et alors? ce serait pire que la mort.

Vous me pardonnez cette *confession*, n'est-ce pas? Et *merci encore*. A bientôt j'espère

votre

Ernest Bloch

J'attends avec impatience la publication de votre *Wagner*.

<sup>1</sup> Havelock Ellis (1859-1939), le grand psychologue anglais, lié avec Bloch par une admiration et un respect mutuels.

<sup>2</sup> Romain Rolland écrit à Bloch le 9 mars 1932 une lettre dans laquelle il lui fait part de son émotion à l'écoute d'*Helvetia*:

«Le soir du jour où je recevais votre lettre, j'entendais *Helvetia*, non pas à Montreux, mais à Genève, par ma radio. Elle a rempli de ses harmonies toute ma maison. Pas une chambre qui n'en reste imbibée. [...]

Ansermet dit juste: l'œuvre sonne magnifiquement; et vous avez fait don à la Suisse, non seulement d'une montagne magique de plus, mais du plus beau chant national qu'elle puisse jamais espérer. Saura-t-elle reconnaître sa chance et l'adopter officiellement? [...]

[...]

Il n'y a presque aucun compositeur d'aujourd'hui à qui je parlerais ainsi: car ils s'essouffent en marchant, et ils ont besoin de s'appuyer sur des jalons extra musicaux. Mais vous, vous êtes encore plus en forme à la fin qu'au début de vos montées alpestres. Votre essence, votre sang, est musique. La musique ne vous manquera jamais. [...]

(Copie de lettre adressée par le compositeur à sa nièce Evelyn Hirsch.)

<sup>3</sup> En 1930, Bloch quitta l'Amérique et se retira à Roveredo, près de Lugano, dans une petite maison de campagne sans aucun confort, mais éloignée du tourisme et de la civilisation industrielle qui soulevait avec violence son indignation:

«Je me fous du *confort* et méprise le *luxe* et l'*inutile* — Mais le luxe dont j'ai *besoin*, c'est le *Silence* et la nature», écrit-il à Aloys Mooser, le 27 octobre 1930.

<sup>4</sup> Bloch a toujours montré des préoccupations esthétiques très différentes de celles de nombreux de ses contemporains. Revendiquant la primauté de l'émotion sur les facultés intellectuelles dans la musique, il refuse le critère de la nouveauté en art, de l'originalité; l'œuvre doit s'appuyer sur les grandes traditions et s'inspirer des lieux qui l'ont fait naître:

«Seul peut vivre l'art, écrit Bloch, qui est l'active manifestation de la vie d'un peuple. Il doit être la partie nécessaire et essentielle de cette vie, et non un luxe; il doit plonger ses racines profondément dans le terrain qui l'a produit. Inutile de dire qu'il ne peut être l'émanation directe des foules. Mais, même indirectement, celles-ci doivent avoir contribué à sa substance. Une œuvre d'art est l'âme d'une race, qui parle par la voix du prophète, dans lequel elle s'est incarnée. L'art est le débouché des nécessités mystiques, émotives de l'esprit humain; il est créé plutôt par l'instinct que par l'intelligence, plutôt par l'intuition que par la volonté» (article intitulé «L'homme et la musique», *The Seven Arts*, New York, mars 1917; cité en français par Mary Tibaldi-Chiesa dans *La Revue musicale*, Paris, février 1934).

<sup>5</sup> Le critique musical Albert Paychère, dans le *Journal de Genève* du 7 mars 1932, formule les réserves suivantes:

«Rien de commun, ici, avec tant de fantaisies sur des airs suisses, mais une œuvre sérieuse, partie de la main d'un artiste chez lequel l'éloignement a sans nul doute fait naître une nostalgie de la terre helvétique, et, apparaît-il, une nostalgie violente.

Et alors, ceci peut se produire qui est en apparence paradoxal, c'est que, entendue dans son pays d'origine, dans le pays qui l'a inspirée, une telle œuvre étonne par le degré même de son exaltation. C'est bien peut-être ce qui s'est produit samedi soir. Les thèmes agrestes, les appels du cor, les «*liauba*» constituent une matière thématique qui nous est familière, trop familière, pour que nous en apprécions comme il faudrait la saveur originale, trop commune à nos oreilles, pour servir de fondement à une composition musicale de grande forme.

Ce sont motifs populaires que nous aimons comme tels mais que nous éprouvons quelque gêne à voir quitter leur état de modestes refrains pour nourrir un lyrisme passionné.

En bref, nous sentons là quelque chose d'artificiel, et nous avons raison, et nous avons tort tout à la fois. Car n'est-ce pas la condition de toute «grande musique» fondée sur le chant populaire?

[...]

Les qualités de son orchestration toujours sonnante, de son harmonisation souvent savoureuse et son ardent lyrisme s'y donnent libre cours. Ce lyrisme, convenons-en, entraîne [Bloch] par moments à une expression dont le pathétique n'est pas exempt de grandiloquence. C'est le cas de l'hymne qui sert de péroraison à *Helvétie*.»

De son côté, Aloys Mooser marque son désarroi à l'écoute de cette œuvre:

«Cette symphonie, dont nous nous sommes bien souvent entretenus, et à laquelle Ernest Bloch ne cessa jamais de penser, je l'attendais avec l'impatience de l'homme qui aime d'un égal amour la musique et la montagne, et qui, jamais, n'a trouvé, dans une œuvre musicale, l'écho satisfaisant des émotions vécues sur les sommets.

Et le sort veut qu'*Helvetia* soit si différente de ce que j'en espérais, que, par sa nature, son esprit et son style, elle m'apparaisse aujourd'hui si étrangère aux impressions éprouvées autrefois, que je me sens hors d'état — mes lecteurs comprendront, je le suppose, ce scrupule — de porter sur cette partition une appréciation qui risquerait d'aller à l'encontre des intentions et des convictions intimes du compositeur» (*La Suisse*, 6 mars 1932).

<sup>6</sup> Bloch exprime à maintes reprises cette détresse de l'exil, avec l'amertume de l'artiste qui crée ses œuvres dans l'indifférence générale: «Je ne suis plus Européen, je ne suis pas Américain — je n'ai plus de «home» — je n'appartiens nulle part, vrai Juif errant... Voilà le résultat d'avoir fallu m'expatrier en 1916 — Mais il fallait vivre, subsister — Et si j'étais resté au pays, c'était la *mort* pour moi et les miens —

Enfin, on ne fait pas sa Destinée — On la subit —» (lettre à Aloys Mooser, 27 octobre 1930).

<sup>7</sup> Walter Straram (1876-1933), chef d'orchestre français. Ses concerts au Théâtre des Champs-Élysées sont célèbres. Il contribua par ses programmes à diffuser la musique française et étrangère contemporaine, même d'avant-garde.

### *Guy de Pourtalès à Ernest Bloch*

73, rue des Vignes, XVI<sup>e</sup>.

Paris, le 24 mai 1932.

Cher Monsieur,

Ceci n'est pas une réponse à votre longue lettre, qui m'a vivement ému. C'est simplement un accusé de réception afin que vous sachiez qu'elle m'est bien parvenue. Je me réserve d'y répondre dans quelque temps, lorsque j'aurai pu voir quelques associations musicales.

En attendant, cher Monsieur, veuillez trouver ici l'expression de mon admiration et de mes sentiments bien profondément sympathiques.

Guy de Pourtalès

*Ernest Bloch à Guy de Pourtalès*Roveredo — Capriasca  
Tessin

Le 3 Juin 1932

Cher Monsieur,

Votre petit mot du 24 mai m'a profondément ému et m'est très précieux. C'est comme une main amie tendue vers un homme dans la détresse *la plus complète*. Je vous assure, sans phrases, c'est un acte de charité, d'humanité, de sauvetage... J'espère vous rencontrer bientôt et je vous expliquerai alors dans quelle situation tragique, *inimaginable*, je me trouve... J'ai souvent « touché le fond », dans ma vie, en 1914, lorsque tout croulait, amitiés et le reste... en 1916, lorsqu'il *fallut* m'expatrier et tout recommencer, là-bas, aux Etats-Unis, seul et transposé en une langue, presque en une planète étrangères... Mais alors, j'avais 36 ans, j'avais *l'Espoir*, l'espoir, sans lequel on ne peut vivre, ce grand moteur... qui ouvre l'avenir devant vous... et j'ai dû recommencer encore, à Cleveland, en 1920, et encore à San Francisco, en 1925<sup>1</sup>, chassé toujours, d'un endroit à l'autre, par la mesquinerie, les intrigues, la coalition des pygmées... et j'ai connu la maladie, la détresse morale et physique — et l'isolement, malgré des succès, auxquels ma naïveté et mon optimisme voulaient voir une lumière — mais qui, en réalité, l'avenir l'a prouvé, reposaient sur des malentendus: l'essence de mon œuvre, sa signification réelle et profonde a échappé et est encore méconnue... Et maintenant j'ai 52 ans... tout a croulé encore une fois — je n'ai plus ni la santé, ni le courage. Je sais, je crois, j'espère, que je pourrais les regagner, vivre encore, créer tout ce qui est en moi — il me semble que je n'ai *rien* fait, jusqu'à présent — mais *tout seul*, je ne puis... J'ai besoin de sentir, autour de moi, quelques êtres qui me donnent leur foi, leur confiance... J'espère de tout cœur que vous serez l'un de ceux-là; je *sais*, par vos livres et par vos lettres que vous *pouvez comprendre* ce que mon message signifie, parce que vous voyez en l'œuvre d'art, en l'artiste créateur, quelque chose de plus grand, de plus réel, de plus mystérieux, de plus « cosmique », que les modes du jour, que les systèmes passagers, que les préoccupations inquiètes de *presque tous* les musiciens actuels, de *rénover l'extérieur* (le système sonore ou rythmique) de la musique... comme si d'ajouter des *sons* nouveaux ou des *mots* nouveaux (ou soi-disant « nouveaux ») au langage français, par exemple, signifiait une *vision* nouvelle, une conception nouvelle, un élargissement du champ humain...

C'est pourquoi j'attends *peu* des musiciens mêmes, comme je vous l'écrivais... Ils n'ont vu, dans mon œuvre — que quelques-uns connaissent bien, et où ils ont à l'occasion abondamment puisé... — que l'extérieur... Mais la «polytonalité» qui se faisait jour déjà en ma *Symphonie en ut dièse (1901!)* et *Macbeth (1904-1909)* ou les quarts de ton, en *Schelomo* ou mon *Quintette*, ne sont *rien*... L'Esprit même de mes œuvres essentielles est en conflit avec le chaos actuel... Son message humain, et plus que jamais *nécessaire*, a été oblitéré...

J'espérais finir mes jours en paix, résigné, hors de la lutte, loin du tumulte des vivants, et continuer à créer, fidèle à mes racines... Hélas, l'écroulement de tous mes efforts financiers va me forcer à reprendre la lutte... Et je ne suis ni pianiste, ni virtuose, «I cannot show off»... Voilà la grande difficulté. Mais je *suis* chef d'orchestre, et surtout je puis *révéler* le sens de mon œuvre comme personne... Partout où j'ai pu la révéler ainsi (à Boston, Cleveland, Los Angeles surtout) — et ma musique de chambre, en Italie — j'ai vu et j'ai senti, sans aucun doute, le public *assoiffé* de cette vérité, vibrer avec moi. Et je crois qu'il en serait ainsi à Paris aussi, malgré les cliques, les cabales, etc.... si le terrain est préparé, si *ceux* qui peuvent ouvrir leur cœur et leur esprit, sans idée préconçue, sont *présents*. Et *ceci* me donnerait le courage de continuer. Je ne veux la place de personne, et celle que je demande est bien modeste... faire entendre ma voix et sentir une réponse, une répercussion, sans laquelle un artiste croule sous le doute et dans les ténèbres de la solitude... Votre lettre est déjà une de ces réponses.

Je vous en remercie *de tout cœur*, et j'espère bientôt vous connaître et surtout vous faire connaître ce que je suis *réellement*, que si peu savent, et que je sens d'instinct vous pouvez accepter pleinement.

Votre

Ernest Bloch

<sup>1</sup> De 1925-1930, Bloch fut directeur du Conservatoire de San Francisco.

*Guy de Pourtalès à Ernest Bloch*

73, rue des Vignes

Paris (16<sup>e</sup>)

le 5 Juin 32.

Cher Monsieur et Ami,

J'aurais aimé ne répondre à vos deux lettres si angoissées et si émouvantes qu'en vous apportant pour l'avenir immédiat le meilleur réconfort que puisse attendre un artiste: la certitude d'être entendu. Mais je ne veux tout de même pas remettre à plus tard un mot de sympathie réelle, profonde, au risque de vous décevoir en ne vous donnant aucune certitude quant à l'audition future de vos œuvres à Paris. Nous faisons actuellement, à deux ou trois, une tentative auprès de certains chefs d'orchestre ou comités d'associations musicales pour que le public puisse entendre quelques-unes de vos pages au cours de la saison prochaine. Mais à Paris tout est d'une lenteur désespérante, et ce peuple si pressé est en même temps si méfiant, si conservateur, il a si peur d'être *dupé* (depuis Stendhal) et — paradoxalement — il est si inquiet de n'être pas «à la page» qu'une démarche du genre de celle que je tente traîne en longueur pendant des mois. Et puis, au fond de tout, il y a la question d'argent qui empoisonne le monde depuis un siècle. Wagner voyait juste en faisant reposer le système philosophique de sa *Tétralogie* sur la malédiction de l'or. C'est ce que j'ai essayé de démontrer dans mon livre sur ce grand tourmenté et ce voyant.

Toutefois l'inquiétude que j'éprouve à votre sujet ne repose pas là-dessus. Mais il me paraît (à distance) que le mal dont vous souffrez à l'âge le plus difficile (c'est presque le mien!) a son origine en vous-même, en votre inquiétude raciale, en l'absence de confiance en soi que trahit votre cri d'alarme. D'autre part, il me paraît que c'est là en même temps votre originalité, votre personnalité, le caractère foncier de votre œuvre musicale. Vous avez bien plus à lutter contre vous-même que contre l'hostilité apparente ou l'indifférence de vos contemporains. Et c'est presque un cercle vicieux, votre guérison intellectuelle tenant très évidemment à une affirmation de vous-même qui ne peut s'exprimer que par votre œuvre, laquelle vous ramène continuellement à votre point de départ... Vous m'excuserez de citer encore Wagner et de vous jeter à la tête ce monstre. Mon excuse est d'avoir vécu en sa

société depuis bientôt 7 ans. Mais l'exemple humain et pratique de Wagner a pour tous une valeur directe, une valeur d'exemple; *il a cru en soi malgré tout*, et malgré les autres, *et malgré lui-même*. C'est ce qui l'a rendu si fort. Ce n'est pas sa musique qui a triomphé (elle passera, comme le reste). C'est sa volonté, sa foi, l'égoïsme admirable de ce croyant qu'on lui reproche avec tant de stupidité. Il n'a jamais cessé de se ronger intérieurement, de se chercher, de s'exprimer, et il n'a jamais pensé qu'il était parvenu à sa floraison parfaite.

Votre vie a sans doute certains rapports avec la sienne, avec celle de tout artiste sincère. Votre drame est celui de Baudelaire, d'Edgar Poe, de Gauguin, et je ne vois pas de réussite plus féconde que certains échecs. C'est dur, certes, d'avoir à payer sans cesse les sombres grandeurs que l'on porte en soi par la ruine matérielle et l'opaque dureté du public. Mais le souvenir de ces contacts fulgurants que vous avez connus tout de même, à Cleveland, à Los Angeles, en Italie, et peut-être aussi d'une manière que vous ignorez par la voix mystérieuse de la radio, avec l'âme inconnue et inexprimée de l'humanité, voilà cette «manne céleste» qui doit nourrir votre ambition. Je n'attache pas plus de prix qu'il ne convient à la renommée. Je sais qu'elle est fort putain. Mais je ne donnerais pas pour la fausse gloire achetée à coups de publicité naïve ces frêles instants où nous avons senti (vous comme moi) la vibration d'un cœur ou le frémissement d'une intelligence au contact du meilleur, du plus douloureux de notre art.

Qu'important les modes. Je sais comme vous que certains sujets, que certaines sincérités sont accueillis par l'ironie. Peu me chaut. J'écris quand même mon *Wagner* au temps de Strawinski et de Picasso, de Jean Cocteau et de Stefan George. Comme vous devez écrire votre musique la plus personnelle, la plus *opposée*, au siècle du jazz et du nègre. Et cela simplement parce que nous sommes — comme ceux que je viens de citer — une nuance expressive de notre temps. Tout ne tient pas dans une seule formule. Il en faut des millions pour réfléchir une époque. Gide a écrit quelque part que c'est en étant le plus personnel que nous devenions le plus général. Recherchez inlassablement celui que vous êtes pour obtenir enfin que beaucoup d'autres se reconnaissent en vous.

Vous pensez bien, cher Monsieur, que je ne m'aventure pas à vous offrir des conseils et moins encore des consolations! Mais vous faites allusion dans vos lettres à une sympathie, à une «main tendue». Et peut-être n'en faut-il pas davantage parfois pour

éclairer d'une lumière plus douce un moment d'angoisse. Ayez le courage de continuer. Je verrai les quelques hommes qui peuvent vous aider ici: Monteux, Gaubert, Cortot. Je tâcherai d'obtenir d'eux cette chose à la fois si simple et si difficile qui s'appelle la bonne volonté. Lorsque je le pourrai, je vous donnerai de leurs nouvelles et vous dirai si je suis parvenu à quelque chose.

En attendant je vous prie de croire à toute mon estime et à une sympathie dont ces lignes vous apporteront l'expression brève, mais sincère.

G. de Pourtalès

*Ernest Bloch à Guy de Pourtalès*

HÔTEL EDEN AU LAC  
ZURICH

Le 14 Juin 1932

Cher Monsieur et ami,

J'ai été profondément touché et encouragé par votre magnifique lettre. Et ceci n'est point une réponse. Par hasard je me suis trouvé ici, au moment d'un Festival de musique... (Deutsches Tonkunstes Verein). J'ai eu le courage d'y rester jusqu'au bout... de revoir des gens que je n'avais plus revus depuis 30 ans! et, malgré les changements de la surface, d'y retrouver le même fétichisme pour des *formules* que jadis! Seulement les veaux d'or ont changé de nom! Je repars — je dois aller à Gênes chercher ma fille qui, d'Amérique, vient passer deux mois avec nous... et alors je vous écrirai longuement. Ce mot n'est que pour vous dire *merci*, de tout cœur.

En passant par cette grande foire sur la place, comme un revenant — et tandis que quelques amis de jadis s'efforçaient de me convaincre que



j'étais *mort* depuis longtemps — mort-né!! — ma musique n'étant ni atonale, ni «linéaire», etc... — j'allais, seul, mais la tête haute, relisant votre lettre — et une superbe lettre aussi de Stefan Zweig<sup>1</sup> — et ne me sentant plus *seul*... et la certitude que cinq minutes de ma musique auraient renversé tout ce vain édifice d'œuvres cérébrales, arbitraires, artificielles, hors la vie, comme le palais de Klingsor, me donnait un grand courage... Oui, il faut lutter encore, et s'il faut mourir de la lutte, que ce soit *debout*!

J'ai retrouvé ici, les mêmes «bonzes allemands», replets, rouges et satisfaits... ceux qui dirigent les destinées de la musique... les Geheimrat, General Music Directors... avec 30 ans de plus, moins de cheveux, moins de dents! et s'inclinant devant la mode actuelle comme ils s'inclinaient en 1903 devant le mot de passe *d'alors*: «Symphonische Dichtung»! Et le public, docile, consentant — mais, au fond, *pas* convaincu — car toute cette musique vide — sauf de rares exceptions — ne leur donnait pas ce sentiment que toute grande œuvre vraie nous impose: la conscience de notre identité humaine et son union avec l'Univers...

Mais je vous écrirai plus longuement bientôt, et surtout j'espère avoir le plaisir de vous rencontrer mieux que par lettres.

Merci encore et croyez à mes sentiments bien amicaux

Ernest Bloch

<sup>1</sup> Lettre dont nous n'avons pas connaissance. En revanche, celle que Zweig écrit à Bloch le 22 janvier 1933, de Salzbourg, après l'écoute à la radio du concert de Rome, suggère bien la générosité chaleureuse de cet échange, propre à équilibrer pour un temps les plus fortes désillusions du compositeur:

«J'ai suivi passionnément et vraiment passionné l'admirable exécution de vos œuvres à l'Augusteo et j'ai entendu par la radio la glorieuse explosion d'enthousiasme du public. Et moi-même, seul dans ma chambre, je souffrais de ne pouvoir pas vous serrer la main, j'étais tellement *pris* par vos œuvres, dont *Helvetia* me paraît la plus grandiose par la puissance de l'instrumentation, par le coloris Van-Goghien, par l'abondance de la force. Mais les autres aussi, quelle merveille!

Mon cher Bloch, je comprends qu'avec une telle ardeur, de presser tout un monde dans son œuvre, on souffre de la bassesse, de la froideur des hommes, mais croyez-moi, dès que le public connaîtra vos créations, il vous suivra.

Maintenant c'est notre tâche à nous tous de combattre pour que cela se réalise. J'écris cela à 7 h. 5 min., immédiatement après avoir entendu deux heures que je n'oublierai pas. Il faut qu'on se rencontre enfin. J'ai le cœur plein de choses à vous dire.»

(Copie de lettre adressée par le compositeur à sa nièce Evelyn Hirsch. Voir également la lettre de Pourtalès du 18 janvier 1933.)

*Ernest Bloch à Guy de Pourtalès*Roveredo Capriasca  
Ticino

Le 4 nov. 1932

Cher Monsieur et ami,

Je viens, cette nuit, de finir votre *Wagner*<sup>1</sup>. Je l'ai lu et relu, tous ces jours; j'ai vécu dans son atmosphère, j'en ai été saturé; je n'ai pu dormir; tout un passé me remontait au cœur... j'entendais *Lohengrin*, à Genève, quand j'avais dix ans — on le discutait encore! le trouvait «bruyant» — mais moi, j'avais trouvé un «ami» — un monde — plus tard, Bruxelles (1917-18) Francfort (1920-21) Munich... toute ma jeunesse — une époque — Wagner — où je me trouvais plus à l'aise que celle où, hélas, nous nous débattons... Toute cette musique formidable, jaillie du Cosmos, semble-t-il — la Vie transmuée en sons — m'a assailli, de nouveau, malgré moi — *toutes* mes partitions et mes livres sont à San Francisco, je n'ai aucun «signe» matériel ici, perdu, sans racines. Situation étrange, terrible. Voilà ce que votre livre a fait. C'est beaucoup plus qu'un livre. Je ne puis vous décrire *l'émotion intense* dans laquelle il m'a plongé; je l'ai annoté, de toutes parts, je ne m'en séparerai pas. Quel monument vivant! Quelle détresse aussi — la fin surtout. Et quelle admirable progression «humaine». C'est plus qu'un livre — c'est plus que «Wagner» aussi. Comme sa musique, ses racines plongent dans la Vie et dans ces forces énormes, forces biologiques et spirituelles, qui dirigent tout, par delà notre pauvre arithmétique, notre orgueil de savoir — nous qui ne savons *rien*, rien du Temps, de l'Espace, de la Matière et de l'Esprit. — Oui, il fallait écrire ce livre; il fallait l'écrire *maintenant*; personne n'aurait pu le faire comme vous. Je vous en remercie, et pour moi-même et pour l'effet nécessaire qu'il aura. Ce Wagner, vu de 1929-32, n'aurait pas été possible il y a 20 ans — et personne n'aurait pu l'écrire maintenant. Je voudrais pouvoir savoir écrire. Mais chaque page nécessiterait une lettre, car j'ai vu et senti tant de choses, en ce livre, que vous dites, ou que vous ne dites pas... Malgré toute sa détresse et la détresse dans laquelle je vis depuis des mois — et un été terrible, et des souffrances physiques et morales — ce livre m'a redonné confiance et un certain courage désespéré: je me suis remis hier, après des mois d'interruption et d'«à quoi bon», au chœur final de la grande œuvre, cosmique aussi — sur un texte hébraïque presque entièrement — à laquelle je suis attelé depuis deux ans; il faut la finir! malgré toutes les trahisons et l'indifférence — malgré

les *Poèmes Juifs* (écrits en 1913 et pour ainsi dire *ignorés*) malgré *Israël* (1912-1916) incompris, *America* et *Helvetia*, honnis — malgré tout... malgré l'effroyable isolement et l'angoisse constante. J'ai aussi cherché une Patrie, dans toutes ces œuvres... je ne l'ai pas trouvée. Je sais pourtant qu'elle y est — que dans toutes, il y a un grand souffle humain, passionné, viable... Non, je ne manque pas de *Foi* en moi, ou plutôt en mon «démon» intérieur — malgré tout ce que les hommes ont fait pour m'en faire douter, toutes les *humiliations* subies et que je subis encore à 52 ans et après une série d'œuvres que *je sais plus fortes*, plus *sincères*, plus *humaines* que tout le fatras des acrobates-virtuosees de ce temps... Mais on ne m'a pas entendu, on n'a pas *voulu* m'entendre, on n'a pas *pu*, peut-être, les oreilles, les cœurs surtout étant bouchés, faussés... On a peur — on ne *sait* pas. On n'a pas de courage. On croit aux théories passagères. Et on m'étouffe. J'en ai pris mon parti. Mais vivre ainsi est terrible. Il faudrait être un *dieu* pour pouvoir puiser la force toujours et uniquement en soi-même, avec ce monde hostile et désarmé autour de soi, et les *débâcles*, partout...

Et cependant votre livre me redonne cette force en ravivant la flamme sous les décombres de ma vie — car je sens bien, en dépit du scepticisme sec et des formules froides de l'art actuel — que l'on n'étouffe *pas* la Vie et que les Grandes Forces qui mènent tout sont éternelles, malgré les formes et les goûts changeants. — En dépit de tout, *Rome* a été fidèle et a le courage de m'offrir à diriger un Concert de mes œuvres, en janvier (le 22) prochain — Augusteum — la première fois, en Europe — la première fois au monde, depuis 1917, où cela eut lieu à New York.<sup>2</sup> J'y dirigerai *Hiver-Printemps* (1905), *Trois Poèmes Juifs* (1913), *Schelomo* (1916) — avec Barjansky, enfin, auquel l'œuvre est dédiée, et *Helvetia* (1900-1929) pour finir.<sup>3</sup> Le 27, aussi à Sainte Cécile, aura lieu un concert de mes œuvres de musique de chambre. J'espère que les douleurs, sciatique, rhumatismes etc., qui me torturent depuis deux mois, me laisseront un peu de répit. Ce sera enfin une prise de contact. Mais il faudrait cela ailleurs aussi, en Suisse, à Paris, en Allemagne. *Cortot* vient de m'écrire un mot très aimable; il espère, si Monteux y consent — que je pourrai diriger une œuvre (inédite!??) de moi à ses concerts. Je vais lui répondre.

Mais c'est difficile. Ni *Helvetia*, ni *America*, ni le *Concerto Grosso* ne donnent une idée exacte de mon effort; on ne peut juger ces œuvres — dans l'état actuel d'un public qui *m'ignore* — à leur juste valeur. Il faudrait ou me *connaître* d'abord (*Israël*, *Psaumes*, *Schelomo*, *Poèmes Juifs*) ou entendre *vraiment* (comme *moi seul* actuellement je puis les révéler, l'une de ces œuvres, d'abord...) Toujours le même problème.

En attendant, un ami — qui fut mon associé à Cleveland et connaît mon interprétation — va donner mon *Quintette* — à Lausanne: Quatuor de Ribaupierre.<sup>4</sup> Il m'écrit que cette œuvre sera *radiodiffusée* (la seule de son programme) le 9 novembre. «Ce sera, je pense, vers 9.25 soir.» Et je vous donne, à tout hasard, ce détail. Si vous êtes libre ce soir-là et pouvez communiquer par T.S.F., j'aimerais infiniment que vous puissiez entendre cette œuvre de moi, toute différente d'*Helvetia* et de mes œuvres «juives», mais qui, sous forme très concentrée, est une espèce de synthèse. J'y cherche — dans le final surtout — mon «Escape» vers les Iles du Pacifique ou dans un pays exotique encore vierge (???) loin de ce monde que j'abhorre; j'écrivais cela à Cleveland, le dimanche, seul, au Conservatoire désert alors — que je dirigeais — ... comme une protestation contre l'atmosphère atroce où il me fallait vivre et lutter et souffrir — pour «rien», je le sais maintenant.

J'espère vous rencontrer, vous connaître... Mais je vous connais déjà, par vos livres — pas besoin d'intermédiaires, là, comme dans la musique! — et vous voyez que votre admirable *Wagner* m'a encore rapproché de vous. Merci encore.

Et croyez à ma très vive sympathie

Ernest Bloch

<sup>1</sup> Guy de Pourtalès, *Wagner, histoire d'un artiste*, Paris, Gallimard, 1932.

<sup>2</sup> En mai 1917, les «Amis de la Musique» de New York organisèrent un concert entièrement dédié aux œuvres de Bloch, avec le compositeur et Artur Bodanzky comme chefs d'orchestre.

<sup>3</sup> *Hiver-Printemps* (1904-1905), deux poèmes symphoniques.

*Trois Poèmes juifs* (1913) pour orchestre: «Danse», «Rite» et «Cortège funèbre», dédiés à la mémoire de son père.

*Schelomo* (1915-1916), rhapsodie hébraïque pour violoncelle et orchestre, inspirée par le livre de l'Ecclésiaste.

Ernest Bloch et le violoncelliste Alexandre Barjansky ont interprété ensemble cette œuvre pour la première fois au concert de l'Augusteum à Rome, le 22 janvier 1933.

<sup>4</sup> André de Ribaupierre (1893-1955), violoniste suisse qui enseigna au Conservatoire de Cleveland de 1921 à 1929. Avec son frère Emile de Ribaupierre à l'alto, André Loew au violon et Jean Décosterd au violoncelle, il fonda le célèbre Quatuor de Lausanne.

Le *Quintette* pour piano et cordes d'Ernest Bloch est donné le 9 novembre 1932 à la Maison du Peuple par le Quatuor de Ribaupierre avec le concours d'Irène Jacobi, pianiste.

*Guy de Pourtalès à Ernest Bloch*

7 Nov. 32

73, RUE DES VIGNES (XVI<sup>e</sup>)

Cher Monsieur et Ami,

Je n'ai pas le temps ces jours de répondre à votre belle lettre comme il conviendrait. Je veux seulement vous en accuser réception et vous dire le grand plaisir que me cause une approbation aussi vivante, aussi vibrante que la vôtre. C'est la vraie récompense d'un artiste que ces adhésions chaleureuses venant d'autres artistes. Et combien reconfortante est l'idée qu'on n'a pas peiné dans le vide, en simple barbouilleur de papier, en *auteur*, mais qu'on a atteint profondément certains cœurs. Si mon livre a pu vous apporter du courage et vous aider à retrouver un peu de cette foi si nécessaire non à transporter les montagnes, mais à se transporter soi-même sur certains sommets, j'estimerais que mon labeur a créé quelque chose de juste. Mon *Wagner* ne devait et ne pouvait pas être l'encensement d'un homme, quelque grand que fût son génie. Il visait une chose plus haute et plus difficile: à rendre du goût au malheur, à fortifier la saveur de certaines solitudes, à absoudre une sorte d'orgueil qui reste nécessaire malgré l'époque. S'il a pu vous apporter ce message inexprimé, il aura rempli son but. Madame Tibaldi-Chiesa<sup>1</sup> m'a écrit qu'on jouerait une série de vos œuvres à Rome en janvier. Fasse le Ciel que je puisse être en Italie à ce moment-là. Malheureusement on vient de me changer mon poste de T.S.F. et je n'en aurai un autre que le mois prochain. Mais en attendant que je puisse entrer avec vous en communication musicale directe, j'ai prié M<sup>me</sup> Tibaldi-Chiesa de m'envoyer certaines de vos œuvres *écrites* (dont M. Alfred Boissier, de Genève, m'a déjà parlé avec enthousiasme<sup>2</sup>), ainsi qu'une notice biographique sur vous et vos œuvres. Je sais que Cortot s'en occupe. Mais en attendant qu'il sache imposer sa volonté j'aurais aimé vous consacrer un petit article de 100 lignes dans *Marianne*, nouvel hebdomadaire illustré qui tire à 400 000 et où j'ai accepté de faire une sorte de chronique musicale profane. Peut-être cela *servirait-il*.<sup>3</sup>

«Dienen», comme disait le père Richard. Cela reste l'honneur de ceux qui savent encore aimer.

Votre fidèlement dévoué

G. de Pourtalès

<sup>1</sup> Voir la lettre de Pourtalès du 18 janvier 1933, note 2.

<sup>2</sup> Alfred Boissier (1867-1945), assyriologue genevois, auteur de travaux linguistiques et archéologiques, qui vécut à Etoy les dernières années de sa vie.

<sup>3</sup> Dans la deuxième partie d'un article paru à l'occasion de la saison musicale à Paris et qui s'intitule «Avant l'ouverture des hostilités», Pourtalès présente brièvement Ernest Bloch par quelques indications biographiques et formule l'espoir qu'on jouera ses œuvres à Paris (*Marianne*, 27 septembre 1933).

*Ernest Bloch à Guy de Pourtalès*

Roveredo-Capriasca  
Tessin

Le 13 déc. 1932

Cher Monsieur et ami,

Je viens bien tard vous remercier de votre bonne lettre du 7 novembre. Mais, je me suis enfoui dans le travail le plus intense. Je prépare ces concerts de Rome, aussi. Depuis des années, je n'ouvrais plus mes partitions... vous comprenez pourquoi: j'en sortais désespéré. Je les révise, les améliore, les étudie — et je me convaincs que c'est un message *unique* en notre temps. J'espère que l'orchestre répondra à ma ferveur; s'il en est ainsi ce sera une révélation. Je dirigerai une petite synthèse de mon œuvre, là-bas: *Hiver-Printemps* (1904-1905) (refusé par plusieurs chefs français, en ce temps — à cause de leurs «dissonances»!!! —) *Trois Poèmes Juifs* (1913), *Schelomo* (1916) et *Helvetia* (1900-1929) — (le 22 janvier). Le 27, concert de musique de chambre, à Sainte Cécile — *Nocturnes*, pour trio; pièces pour piano — *Poems of the Sea*, *Sketches in Sepia* — que je jouerai moi-même. (J'ai commencé l'étude du piano il y a un an, à 51 ans et demi!) Mon *Quintette*. Et *Quatre Episodes*, que je dirigerai (pour 11 instruments).

Votre lettre me donne un vague espoir que vous *pourriez être* présent... Je ne puis vous dire ce que cela signifierait pour moi... Je l'espère de

*toutes mes forces*. Je suis convaincu que si vous entendez ces œuvres, comme moi seul je puis les donner, vous comprendrez *l'injustice effroyable* qui les a oblitérées en Europe — et, au fond, en Amérique aussi — et que je parle un autre langage que les amuseurs de notre temps. Et si vous réalisez cette injustice, je sais que vous aussi vous serez à mes côtés, pour aider à la réparer, avant qu'il ne soit trop tard.

En attendant, Ansermet donne *Israël* à Genève, le 17 décembre, donc samedi prochain. Je crois que ce sera diffusé. J'espère que votre radio est réparée. Sinon, tâchez de l'entendre quand même... J'ai écrit cela à Genève 1912-1916. C'est la première audition en Suisse!<sup>1</sup> Il y avait un festival *international* de musique, en cette ville, il y a 3 ou 4 ans... mon nom n'y figurait même pas.<sup>2</sup> Sans commentaire. Vous le ferez *vous-même* si l'éther vous apporte ce message. J'ajoute seulement ceci: le titre *Israël* me fut suggéré par R. Rolland.<sup>3</sup>

Je voulais, fidèle à mes racines, interpréter en musique des «fêtes juives» qui, pour moi, symbolisent des états d'âme. *Yom Kippour* — le grand jeûne — où l'homme se pose face à face avec sa conscience, s'humilie... et se désespère aussi — des misères humaines — puis la fête de *Soukkoth*, espèce de fête de la Nature, de la Paix — dans un pays de rocailles, de désert. Cela se termine là. La fin, la seconde partie, je ne pus l'écrire: c'était la Guerre! — Ensuite, ce fut la Paix — sans paix. Avant tout, c'est un message humain — comme celui des Prophètes — qui dépasse beaucoup le point de vue étroit du titre. Le *Prélude*, c'est le Temple dans le désert — avec sa farouche majesté. Puis c'est la *détresse* de l'homme, anticipée — en 1912, 13, 14 — et vécue pendant cette tragique période. C'est peut-être la seule œuvre de ce temps où l'on sente un homme vibrer avec ses frères. On m'écrivait cela, après la première à New York en 1917. Mais on a *oublié*, depuis.

Je ne vais pas à Genève... J'entendrai peut-être cela aussi par radio. J'ai dirigé *Israël* deux fois (New York 1917 — Philadelphia 1918 où l'on n'a *rien* compris). Et jamais entendu, depuis lors. On l'a donnée à New York, San Francisco, Cleveland, Paris, Londres, Rome — mais je n'y étais jamais. Pour aider Ansermet, j'ai rouvert ma partition. Elle contient des choses *formidables*, de puissance, de violence, de mystère, — de paix aussi — comme peu de pages en contiennent... Tâchez de l'entendre, — c'est la seule manière que j'aie, moi, de vous faire connaître mes «livres»!

Merci encore pour vos encouragements et croyez à mes sentiments les plus cordiaux

Ernest Bloch

<sup>1</sup> *Israël* (1912-1916), symphonie pour grand orchestre, deux sopranos, deux contraltos et une basse.

Ernest Ansermet et l'Orchestre de la Suisse romande donnent ce 17 décembre 1932 à Genève l'ouverture du *Vaisseau Fantôme* de Wagner, le Concerto en ut mineur pour piano et orchestre de Beethoven, et, en première audition, *Innominata* de Conrad Beck ainsi qu'*Israël* d'Ernest Bloch. Ce programme est radiodiffusé intégralement le 19 décembre, dans le cadre des concerts symphoniques.

<sup>2</sup> Le VII<sup>e</sup> Festival de la Société internationale de musique contemporaine, qui eut lieu à Genève du 6 au 10 avril 1929. Réunie pour la première fois à Salzbourg en 1923, cette société avait pour but de révéler des tendances nouvelles et des compositeurs encore peu ou point connus.

<sup>3</sup> En effet, Bloch n'aimait pas «Fêtes juives», le titre qu'il avait d'abord choisi.

### *Ernest Bloch à Guy de Pourtalès*

Roveredo-Capriasca  
Ticino

Le 15.I.1933

Cher Monsieur et ami,

Je ne sais si vous avez reçu ma lettre du 13 décembre, ma carte du 15 — vous signalant l'exécution d'*Israël* à Genève — et mes concerts de Rome. Si vous l'avez entendu? — Ici, atroce! bataille, mitrailleuses, éclatement d'obus... *Israël* revu et corrigé par Hitler, quoi! — Ou si vous n'avez pas aimé l'œuvre? dans ce cas, rien à faire! Je pars pour Rome demain. Comme j'aimerais que vous puissiez y être. Répétitions, 2 fois par jour, midi, et 8 le soir, les 19, 20, 21 — Concert le 22 — à 17 heures italiennes — diffusé, en partie seulement, hélas, j'ai peur... Oui, oui, si vous pouvez y être... alors vous apprendrez à me connaître mieux que par mes lettres... et vous pourriez certainement mieux écrire — soit de mon vivant, soit après ma mort, — quelque chose sur ce musicien et cet homme *perdu* en cette époque, et qui hurle, depuis 20 ans, sans qu'on l'entende réellement... Enfin, je veux espérer! Je recommence à me «monter le bourrichon» comme disait Flaubert! Quelle joie, de vous apercevoir après une répétition — beaucoup plus intéressantes toujours que le concert, car on y *vit* chaque détail... et peut-être que vous seriez «pris», vous qui n'êtes pas esclave des modes du jour... et alors j'aurais peu à peu un groupe autour de moi, au lieu de cette solitude... Enfin!



Je vais me mettre dans la tête que vous viendrez à Rome! Cela m'aidera à m'emballer. Il y a dans les *Mille et Une Nuits*, ainsi, une histoire d'un pauvre homme qui fait un splendide repas... imaginaire. Ce qu'on peut!

Ce serait une *belle* occasion de nous rencontrer. Là-bas — ou ici, sans col, avec des bottes, les arbres, les rochers. Mais Paris? Je suis un sauvage, au fond. La musique — oui. La nature? — oui. L'amour — oui (L.(ove) N.(ature) M.(usic)). Mais les hommes??? — à distance. Save a few.

Très cordialement et en grande hâte

votre

Ernest Bloch

*Guy de Pourtalès à Ernest Bloch*

18. 1. 33

73, RUE DES VIGNES (XVI<sup>e</sup>)

Cher Monsieur,

Deux lignes en grande hâte pour vous dire

1°) que je n'ai pas entendu votre *Israël*, étant à Paris le jour de l'audition et privé de ma T.S.F.<sup>1</sup> On a en effet échangé mon appareil contre un plus récent (qui vient de me parvenir).

C'est vous dire:

2°) que je serai à l'écoute, bien entendu, le 22 à 17 heures (heure de Rome).<sup>2</sup>

Je forme pour vous tous les souhaits que l'on fait pour ceux qu'on admire, c'est-à-dire de rencontrer quelques cœurs sincères. Et surtout d'avoir la joie de se plaire à soi-même. (Excusez ce style quasi-incompréhensible, mais j'ai la grippe, la fièvre, et je suis cassé en menus morceaux.)

Votre photo m'a fait plaisir. Je me permettrai de vous envoyer à la première occasion celle de votre ami et admirateur

G. de Pourtalès

<sup>1</sup> A Genève, A. Paychère est conquis par *Israël*: «Sans se départir jamais d'une sorte de mélancolie qui est celle de la race, l'expression passe successivement par des états d'ardeur et de désespérance: dans l'élan passionné, il y a encore de la nostalgie, dans l'apaisement, de l'âpreté, de la douleur. Musique vibrante qui évoque tour à tour les gémissements d'orgues gigantesques ou le grattement des luths d'Orient sous de grêles musettes. Evocation des temps bibliques, affirmation des sentiments fondamentaux; cris de détresse, motifs pastoraux, exotisme discret.

A un tel ouvrage, on ne saurait reprocher la démesure. Le romantisme un peu bien grandiloquent de certains passages, comme la facture serrée, presque sèche, de certains autres, tout cela est conforme au sujet, tout cela trouve sa place dans l'expression totale» (*Journal de Genève*, 19 décembre 1932).

Pour Aloys Mooser, *Israël* fut «le point culminant de la soirée»:

«Empreinte d'un lyrisme ardent que l'on voudrait parfois un peu plus contenu, la pensée d'Ernest Bloch connaît, cependant, de magnifiques envolées qui sont comme le cri d'un cœur tout débordant d'émotions trop fortes. Tour à tour mystique ou passionnée, radieuse ou douloureuse, angoissée ou emplie d'une joie délirante, elle s'épanche en des accents graves et pénétrants qui, souvent, sont marqués d'une intense et mystérieuse poésie» (*La Suisse*, 18 décembre 1932).

<sup>2</sup> Mary Tibaldi-Chiesa assiste au concert. Amie et grande admiratrice de Bloch, traductrice en italien du livret français de *Macbeth*, elle est l'auteur de plusieurs articles ainsi que d'un livre sur le compositeur. Elle écrit de Rome le 23 janvier 1933 une lettre enthousiaste à Pourtalès:

«Je vous écris très émue et très heureuse. Le concert de hier à l'Augusteum a été un triomphe. [...]

Bloch rayonnait, Barjansky à côté de lui a eu aussi un succès merveilleux — le public acclamait, appelait «Bloch!», n'en finissait plus de l'applaudir. [...]

[...] Dans tous les pays on a entendu admirablement la transmission, c'est vraiment heureux pour Bloch et pour son œuvre.»

(Voir également la lettre de Bloch du 14 juin 1932, note 1.)

*Ernest Bloch à Guy de Pourtalès*

Roveredo-Capriasca  
Tessin

Le 1<sup>er</sup> Juin 1933

Cher Monsieur et ami,

Il y a des mois que j'aurais dû et voulu vous écrire — vous remercier pour votre aimable télégramme, à Rome, votre lettre... Mais ma vie — à part les concerts de Rome et de Turin, qui m'ont donné satisfaction — ma vie a été criblée de soucis et d'angoisses et d'incertitudes... — sauf ma *débâcle*, qui, elle, n'est que trop réelle. Je vous prie de m'excuser.

Je dois partir pour l'Amérique, vers le 20 juin — ce n'est pas un voyage de plaisir, et je n'ose songer aux cauchemars qui m'attendent là-bas... — et je compte m'arrêter quatre ou cinq jours à Paris auparavant — surtout à cause de l'espoir de vous y rencontrer — enfin! Y serez-vous à ce moment — donc vers le 15-19 juin — et pourrais-je vous y voir? Peut-être vous jouer ma dernière œuvre, cet oratorio hébraïque — dédié à Hitler et Cie, et son grand-père spirituel H. S. Chamberlain, naturellement! — que je viens enfin de terminer — après 3 ans de travail!<sup>1</sup>

Un *mot* de vous à ce sujet me ferait plaisir et me permettra de régler ces plans.

J'espère revenir en Europe en octobre, novembre, mais rien n'est certain, et je vais dans l'inconnu...

Très cordialement à vous

Ernest Bloch

J'espère aussi voir, à Paris, Cortot, qui, en automne, m'avait promis d'organiser la saison prochaine, *un concert d'orchestre* de mes œuvres, que je dirigerais, et de musique de chambre... Mais je n'ai plus eu de nouvelles de lui — et mes lettres sont restées sans réponse...

<sup>1</sup> Le *Service sacré* («Avodath Hakodesh», 1930-1933), office du samedi matin, pour baryton, chœur et orchestre.

*Ernest Bloch à Guy de Pourtalès*Roveredo — Capriasca  
Ticino

Le 9 Juin 1933

Cher Monsieur,

Merci pour votre bonne lettre.<sup>1</sup> Vous êtes le seul qui m'ayez répondu, jusqu'ici... — Je serai à Paris sans doute pour le 15 ou le 16. Je vous ferai signe dès mon arrivée. Je m'embarque le 21. Un câble m'annonce que les Concerts à Hollywood n'auront pas lieu cette année... mais je dois partir quand même.

Je n'ai aucune réponse de Cortot à plusieurs de mes lettres... Il m'avait écrit fort gentiment en novembre, avec promesse d'arranger à Paris, un festival comme à Rome, un concert d'orchestre que je dirigerais, un de musique de chambre... je ne comprends pas son silence. Je n'avais fait signe à personne. Pierné, qui a toujours été très enthousiaste de ma musique<sup>2</sup>, Straram qui m'avait aussi promis un concert — en 1930! — comptant sur la promesse de Cortot... — Et voilà.

Je suis bien fâché d'apprendre que votre santé a été si mauvaise. Le repos à la campagne vous aidera sûrement. Je me réjouis enfin de vous connaître, de vous rencontrer.

A bientôt donc.

Très cordialement à vous

Ernest Bloch

<sup>1</sup> Cette lettre de Pourtalès n'a pas été retrouvée.

<sup>2</sup> Gabriel Pierné (1863-1937), compositeur et chef d'orchestre français. Il dirigea *Israël* en 1926 à Paris.

*Ernest Bloch à Guy de Pourtalès*

Châtel Haute Savoie  
Le 26 Sept. 1937

Cher Monsieur et ami,

J'aurais voulu vous écrire une longue lettre... dans le calme... mais je pars demain matin, assez précipitamment pour l'Italie, je suis fatigué, nerveux, en mauvaise santé, avec encore des tas de choses à faire... Mais je ne veux pas partir sans vous dire combien j'ai été ému, bouleversé, *chambardé* par votre admirable livre *La Pêche miraculeuse* que j'ai lu d'un trait presque, il y a quelques jours...<sup>1</sup> Je me suis senti tout près de vous, et j'aurais pu pleurer en pensant que la destinée, ou la sale vie de notre époque de vachisme, ne nous ait, au fond, jamais permis de vraiment nous rencontrer... Car, malgré les vies divergentes, la soi-disant «race», la distance, les années, nous avons des fibres communes qui vibrent à l'unisson... Ce livre m'en a convaincu, encore plus que les autres que je connais de vous... Oui, on ne naît pas impunément en cet étrange coin de terre, si particulier, si intense, malgré sa froideur apparente, ce paysage unique, oui, cette «sixième partie du Monde». Et, de ce côté, c'est aussi toute *ma* tragédie, ma vraie tragédie, passée et présente — puisqu'il me faudra bientôt m'expatrier de nouveau, une seconde fois...<sup>2</sup> — que j'ai revécue... Mais, en dehors de cette impression personnelle, poignante, j'ai admiré votre livre comme une très grande, très belle, très complète œuvre d'art. Tout y est... l'évocation *extraordinaire*, constante, l'atmosphère, de ce paysage, de tout ce qui s'y rattache, ces deux rives du lac, la ville, les gens... et puis les *caractères*, campés de façon magistrale hommes et femmes... et puis aussi, latente, incisive — mais sans aucun «truc» extérieur ou pseudo-scientifique de soi-disant disciples de Freud, la fatalité héréditaire, chez les jeunes... et aussi cette formidable *descente*, cette liquéfaction lente, terrible, cet horrible «métèquisme» qui, peu à peu, tragiquement, dissout la colonne vertébrale, l'épine dorsale de la vieille Genève — que j'ai connue, aimée, respectée — cette déchéance que j'ai annoncée en mes conférences *d'avant-guerre*! Tout cela surgit de votre livre. Et mille détails, poignants... les Fêtes de juin... que j'ai vécues, avec tant d'autres, dans l'angoisse... Aussi, cette description — que je n'ai jamais trouvée évoquée ainsi — de la guerre chez les... Anglais... Et enfin les mille problèmes de *l'heure actuelle en germe déjà*, dès 1914-1918, et aggravés depuis.

Je ne sais ce que les autres auront vu... Mais, en dehors du cadre même, du côté apparemment «local», c'est tout un monde et une vision actuelle que vous avez créés...

Je vais relire lentement ce livre — et il nous accompagnera toujours. Il a ravivé douloureusement en moi aussi, ces problèmes du pays où l'on est né... malgré toutes les souffrances et l'indifférence et l'hostilité — que j'y ai vécus.

Ce coin de terre colle à mes souliers, à mon cœur — plus que tout!

L'an dernier, je relisais les *Confessions* et j'y trouvai un «motto» pour mon *Helvetia* là où Rousseau dit «... parce que tout cela était dans mon cœur...» — Oui.

Je serai en Italie un mois — on doit y *déterrer Macbeth* (Naples, mars 1938... paraît-il). Cette reprise ne me donne aucune joie. Trop d'années écoulées depuis qu'en 1910 on enterra cette pauvre œuvre... sous les cabales, la jalousie, l'indifférence...<sup>3</sup> Je me fais vieux. J'utilise le peu de forces qui me restent à travailler en silence à ce qui me reste à faire. En mars il me faudra repartir... là-bas... Mais j'espère vous revoir, auparavant.

Je vous serre la main, très affectueusement, et avec reconnaissance pour cette belle œuvre

votre

Ernest Bloch

Nous nous sommes rencontrés dans un drôle de milieu! Oui, pour ces gens, je ne suis que «Grock»!<sup>4</sup>

<sup>1</sup> Guy de Pourtalès, *La Pêche miraculeuse*, Paris, Gallimard, 1937.

<sup>2</sup> En décembre 1938, sous la menace de l'antisémitisme et l'hostilité de plus en plus déclarée à son égard de certains pays d'Europe — parmi lesquels l'Italie, où il avait pourtant remporté ses plus grands succès à son retour d'Amérique et trouvé ses plus ardents défenseurs —, Bloch regagne les Etats-Unis et s'établit définitivement en août 1941 à «Agate Beach» dans l'Oregon, sur les rives du Pacifique.

<sup>3</sup> *Macbeth* (1904-1909), opéra, livret d'Edmond Fleg d'après Shakespeare. L'œuvre fut donnée en 1910 à l'Opéra-Comique de Paris; puis elle tomba dans l'oubli. Il fallut attendre 1938 pour qu'elle réapparaisse, mise en scène au Théâtre San Carlo de Naples.

<sup>4</sup> Bloch et Pourtalès se rencontrèrent pour la première et unique fois à Paris, à la Synagogue de la rue de la Victoire. Bloch y dirigeait le *Service sacré* donné en création en France le 19 janvier 1937.

*Guy de Pourtalès à Ernest Bloch*

Etoy Canton de Vaud.

7 Oct. 37.

Mon cher Bloch,

Votre lettre m'a causé un extrême plaisir car pour qui écrit-on et compose-t-on sinon 1° pour soi, 2° pour quelques êtres dispersés dans le monde capables de sentir le *don* qu'on leur fait? Malgré ma modestie naturelle, je suis conscient tout de même, comme vous. Vos œuvres m'ont laissé une impression profonde — celle surtout que j'ai vécue à côté de vous dans la Synagogue de Paris. Je suis donc très heureux que ma *Pêche* ait réveillé en vous des résonances et que notre amitié s'en trouve fortifiée.

Votre sensibilité, votre nervosité vous rendent vulnérable — et c'est peut-être un bien. Moi je suis devenu d'airain. Mon livre est violemment pris à partie à Genève. On dit que c'est une caricature alors que je le croyais un témoignage — et presque un cri d'amour. En France, on le lit beaucoup, on le comprend mieux — mais la critique me reste profondément contraire. Eh bien je m'en fous et contrefous. Nous avons quelque chose à dire vous et moi. Nous l'avons dit. Nous le dirons encore — et il faut que cela nous suffise, parce que les *rencontres* dont vous parlez nous les avons faites. Elles sont *acquises*. Je vous connais mieux que 50 types que je vois continuellement. Le plan où nous existons n'est pas le même.

Ne vous expatriez pas trop longtemps, mon cher ami. Faites le business qu'il faut, comme nous le faisons tous; et puis revenez dans ce sacré pays de bise et de vignes. Il a son *fond*.

Il vous faudra venir à Etoy où vous me trouverez (j'espère) arpentant les routes et grattant mon papier. Au revoir. Et croyez à ma fidèle pensée

G. de Pourtalès